

bes, en leur parlant espagnol ; ils ont appris cette langue lors de leur captivité à Monte-Video. Une seule chose parut les intéresser pendant ma visite, ce furent mes éperons ; ils les regardèrent avidement. C'est qu'aussi des éperons, pour eux, c'est un cheval ; un cheval, c'est le

désert ; et le désert, c'est la liberté, la patrie, le peuple Charrua qu'il faut réunir de nouveau ; le désert, c'est la vengeance, c'est le général Ribéra, leur vainqueur, à combattre avec tous ses soldats.

BEL. WILLIAMSON.

RÉCRÉATIONS DE L'ÉCOLE MILITAIRE.

BATAILLE D'ARCOLE.



Trente mille Français étaient campés sur les Alpes avec trente pièces de canon ; ils devaient faire face à quatre-vingt mille Autrichiens, défendus par deux cents canons. Napoléon fut nommé général en chef de ces trente mille Français ; et c'est avec eux qu'il a fait les choses les plus merveilleuses de l'histoire moderne.

Il trouva les soldats de cette petite armée à peine vêtus ; les vivres étaient mal assurés ; depuis long-temps on n'y faisait plus de distributions de viande ; cette armée ne pouvait plus rester où elle était, il fallait qu'elle avançât ou qu'elle reculât. Elle avança. D'abord elle détruisit les quatre-vingt mille hommes commandés par Beaulieu, dans les batailles de Montenotte, Millesimo, Mondovi et Lodi, en les frappant comme la foudre, sans leur donner le temps de se reconnaître.

Beaulieu, disgracié, parce qu'il avait été vaincu, fut remplacé par Wurmser. Ce vieux maréchal autrichien emmenait avec lui trente mille soldats ; en les réunissant aux débris de l'armée de Beaulieu, il forma encore un effectif de quatre-vingt mille hommes. Napoléon battit cette nouvelle armée à Lonato, à Castiglione, à Roveredo ; la poursuivit dans les plaines

du Bassonais, la força dans les gorges de la Brenta, la chassa de Bassano, de Vérone, et l'enferma dans Mantoue.

L'Italie était perdue pour l'Autriche : l'armée qui gardait cette frontière n'existait plus que dans les murs de Mantoue, faibles débris réduits aux abois et décimés par les maladies.

La cour de Vienne voulut faire un dernier effort ; elle rassembla deux armées, l'une dans le Frioul, l'autre dans le Tyrol, et en donna le commandement au maréchal Alvinzi, pour qu'il marchât sur Mantoue, et délivrât Wurmser.

Le maréchal s'avança contre nous, d'abord avec succès, nous repoussant jusqu'à Vérone ; mais là il fallait l'arrêter.

Voilà quelle était notre position :

Le quartier-général à Vérone, treize mille hommes, opposés à Alvinzi, qui en avait quarante : à notre gauche, sur la rive droite de l'Adige, dont Vérone domine la rive gauche, les généraux Joubert et Vaubois avec quelques mille hommes, opposés au général Quasdanowich, qui en avait dix-huit mille. À tout prix on devait empêcher la réunion de ces deux armées.

La division Vaubois s'était laissé forcer la veille dans une position assez heureuse,

Napoléon la fit réunir sur le plateau de Rivoli, et lui dit :

« Soldats, je ne suis pas content de vous ; vous n'avez montré ni constance ni discipline, ni bravoure ; aucune position n'a pu vous rallier, vous vous êtes abandonnés à une terreur panique. Vous vous êtes laissés chasser de positions, où une poignée de braves devait arrêter une armée ; soldats de la 59^e et de la 85^e, vous n'êtes pas des soldats français. Général, chef d'état-major, faites écrire sur les drapeaux : *ils ne sont plus de l'armée d'Italie !* »

Cette harangue prononcée d'un ton sévère, arracha des larmes à ces vieux soldats : plusieurs grenadiers qui avaient des armes d'honneur, s'écrièrent : « général, on nous a calomniés ; mettez-nous à l'avant-garde, et vous verrez si la 59^e et la 85^e sont dignes de l'armée d'Italie. »

Napoléon était sûr maintenant que la position qu'ils gardaient allait être bien défendue.

Alvinzi, en avant de Vérone, avec des forces si supérieures, dans une position inexpugnable, rendait notre situation très-critique. Nous avions essayé une bataille par un temps affreux, elle avait été sans résultat. De cette fois la victoire nous semblait impossible. Attaquer de front quarante mille hommes avec treize mille, c'était une témérité dont il n'y avait pas d'exemple. Les soldats commençaient à se plaindre : « Nous ne pouvons pas seuls, » disaient-ils, « remplir la tâche de tous. » L'armée d'Alvinzi, qui se trouve ici, est celle devant laquelle les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse se sont retirées, et elles sont oisives dans ce moment ; pourquoi est-ce à nous à remplir leur tâche ? Si nous sommes battus, nous regagnerons les Alpes en fuyards et sans honneur ; si au contraire nous sommes vainqueurs, à quoi aboutira cette nouvelle victoire ? On nous opposera une autre armée semblable à celle d'Alvinzi, comme Alvinzi lui-même a succédé à Wurmsier, comme Wurmsier a succédé à Beaulieu ; et, dans cette lutte inégale, il faudra bien que nous finissions par être écrasés. »

Napoléon faisait répondre à ces plaintes par des paroles énergiques, et ces paroles, répétées par tout ce qu'il y avait de cœurs généreux, relevaient les âmes et faisaient passer successivement à des sentimens opposés. Ainsi tantôt l'armée voulait se retirer, tantôt pleine d'enthousiasme, elle parlait d'aller en avant : « Est-ce aux soldats d'Italie de souffrir patiemment les insultes et les provocations de ces esclaves ! »

Lorsque l'on apprit à Brescia, Bergame, Milan, Crémone, Lodi, Pavie, Bologne, que l'armée avait essuyé un échec, les blessés, les malades, sortirent des hôpitaux, encore mal guéris, pour reprendre leurs places dans les rangs ; les blessures d'un grand nombre de ces braves étaient encore sanglantes : ce spectacle touchant remplissait l'âme des plus vives émotions.

C'est alors que le génie de Napoléon eut une inspiration sublime. A droite de Vérone, que nous occupions, sont de vastes marais coupés par des chaussées étroites. L'Adige, après avoir passé devant Vérone, longe ces marais, dont les chaussées venaient aboutir sur les derrières de l'armée d'Alvinzi. En transportant le champ de bataille sur ces étroites chaussées, le général en chef autrichien perdait l'avantage de sa position ; et là le non-bien ne signifiait plus rien, le courage de la tête des colonnes déridait de tout.

Le 14 novembre, à la nuit tombante, le camp de Vérone prit les armes. Trois colonnes se mirent en marche dans le plus grand silence, passèrent l'Adige, et se formèrent en bataille sur la rive droite. Tout annonçait une retraite aux soldats, qui n'entraient pas dans la pensée du général. — Les vieux militaires frémissaient de rage en reculant devant les Autrichiens, qu'ils avaient vaincus dans un si grand nombre de combats. Napoléon était muet. Cependant l'armée prend tout à coup à gauche, côtoie l'Adige, et arrive avant le jour à Ronco, sur les bords du fleuve. — Andréossi venait d'y jeter un pont. — Le soleil s'était levé, l'armée reconnut sa position, elle devina son général, et tous les cœurs battirent d'enthousiasme pour un plan si hardi et si beau.

Trois chaussées partent du pont de Ronco : la première, celle de gauche, se dirige sur Vérone en remontant l'Adige, passe aux villages de Bronde, de Porcil, où elle débouche en plaine ; la deuxième, celle du centre, conduit à Villa-Nova, et traverse le village d'Arcole, en passant l'Alpon sur un petit pont de pierre ; la troisième, celle de droite, descend l'Adige, et conduit à Abaredo.

Trois colonnes s'avancèrent sur ces chaussées. — La colonne du centre marcha sur Arcole. — Les tirailleurs français y furent reçus par le feu de deux bataillons de Crates qui gardaient la tête du pont ; ils se replièrent : indigné de ce mouvement, Augereau s'avança avec deux bataillons de grenadiers ; mais, accueilli par une vive fusillade, il fut forcé de se retirer.

Le général autrichien ne comprenait rien à cette attaque. Il ne pouvait croire que toute une armée s'engageât ainsi dans

des marais impraticables. — Il envoya des hussards pousser des reconnaissances, ces hussards furent chassés sur toute la ligne à coups de fusil. — Alors Alvinzi crut que c'étaient des troupes légères qui voulaient l'inquiéter, il dirigea seulement une division sur la digue d'Arcola, et une sur la digue gauche. Ces deux divisions s'étant avancées furent mises en déroute, et perdirent un grand nombre de prisonniers.

Mais le village d'Arcole tenait toujours, le pont était vaillamment défendu ; il était important de le franchir. C'est alors que Napoléon saisit un drapeau, s'élança sur le pont, et l'y planta, au milieu du feu des ennemis, et comme invulnérable aux balles et aux boulets.

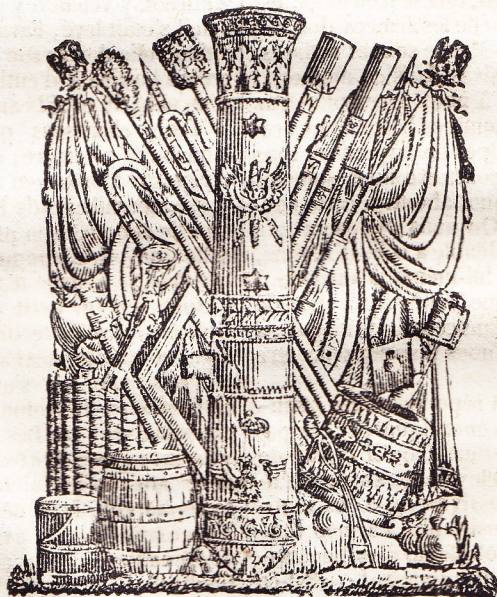
La colonne qu'il commandait l'avait à moitié franchi, lorsque l'arrivée d'une division ennemie fit manquer l'attaque. Les grenadiers de la tête, abandonnés par la queue, hésitent ; mais, entraînés par la fuite, ils ne voulurent pas se dessaisir de leur général ; ils le prirent par les bras, les habits, et l'entraînèrent avec eux au milieu des morts, des mourans, et de la fumée. Il fut précipité dans un marais ; il y enfonça jusqu'à la moitié du corps, il était au milieu des ennemis. Les grenadiers s'aperçurent que leur général était en danger, un cri se fit entendre : « Soldats ! en avant pour sauver le général ! » Les bra-

ves revinrent aussitôt au pas de course sur l'ennemi, le repoussèrent jusqu'au delà du pont, et Napoléon fut sauvé. — Cette journée fut celle du d'voutement militaire. — Lannes était accouru de Milan, blessé à Governolo, il était encore souffrant, il se plaça entre l'ennemi et Napoléon, le couvrit de son corps, et reçut trois blessures, ne voulant jamais le quitter. Mui-ron, aide de camp du général en chef, fut tué en couvrant de son corps son général.

Ce moment a été le plus beau de la vie de l'empereur, il se montra aussi héroïque qu'il était grand capitaine ; et depuis lors les soldats le regardèrent comme le plus brave parmi les braves.

Cette audacieuse manœuvre fit perdre au général autrichien l'avantage de sa position, et plusieurs de ses divisions furent détruites sur les chaussées du marais ; et bientôt, réduite à un nombre à peu près égal, l'armée ennemie fut défaite dans une grande bataille.

L'armée française rentra triomphante dans Vérone par la porte opposée à celle qui avait vu son départ mystérieux. Tous les habitans manifestèrent leur admiration pour tant de hauts faits : et nous autres, fiers de notre général, nous nous disions que sous lui, désormais, la victoire ne devait plus quitter nos drapeaux.





Journal

Des

Enfants



2

